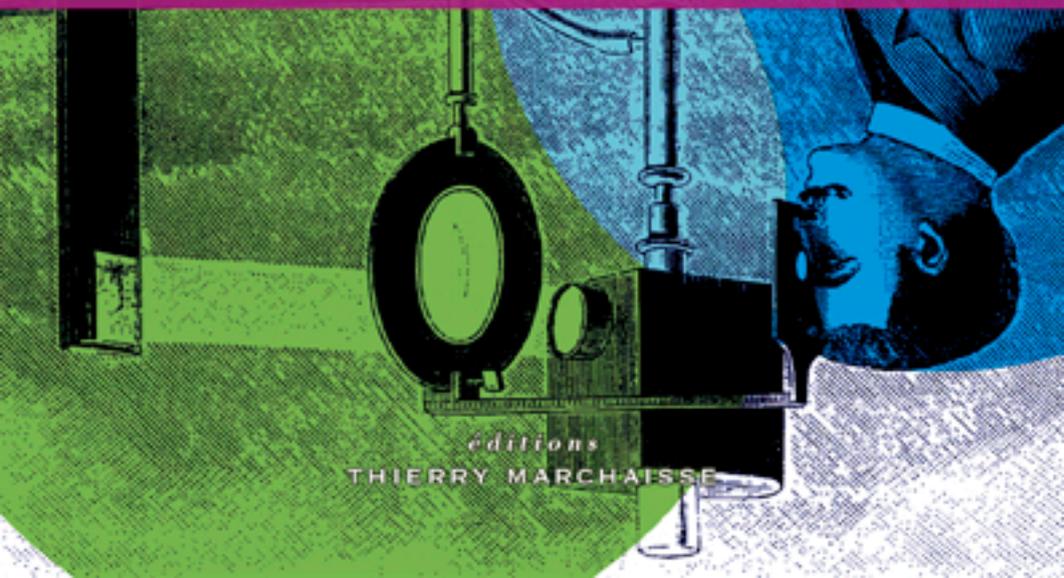


ISABELLE BERGOËND

LE DAGOBERT OPTIQUE

ROMAN



éditions
THIERRY MARCHAISSE

ISABELLE BERGOËND

**LE DAGOBERT
OPTIQUE**

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE

**UN MORCEAU DE VERRE
DANS LE JEU**

Elle était tout entière dans le Jeu et s'efforçait de rester bien concentrée, de ne penser à rien d'autre. Son objectif depuis le début de la journée était de résoudre l'énigme au plus vite, pour rentrer avant son frère : elle voulait gagner et se délectait de ces retours virtuels à une enfance idéale, de cette opportunité rare de tenir à l'écart toute préoccupation. On pouvait réaliser alors des choses inhabituelles ou même dangereuses, osées ou intimidantes, en désaccord avec ses habitudes, car ce jour-là était le jour du Jeu, le jour où l'on devait abandonner le conformisme et la froideur des conventions sociales. La vie elle-même devenait un jeu où tout pouvait être tenté, ensuite le monde réel reprendrait sa place et tout cela serait sans conséquences.

Sac au dos et une photo à la main, Éléonore marchait donc à bonne allure dans les rues bordées de maisons à colombages. Une ride plissait son front, son regard balayait sans cesse les alentours. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil à l'image déjà froissée qu'elle tenait entre ses doigts. « Ça fait penser à une église », se disait-elle, bien qu'elle n'y reconnût pas à proprement parler de symbole religieux.

Elle observait de son mieux les façades sans trop s'y absorber, car il était impossible d'avancer en gardant les yeux en l'air sans risquer de percuter un passant ou l'un des nombreux cyclistes qui

filait dans les rues piétonnes. Le printemps était déjà là, mais la plupart des promeneurs étaient encore emmitouffés dans leurs manteaux. Il y avait aussi beaucoup de monde dans les cafés, à l'intérieur ou en terrasse, parce qu'on était dimanche et que les magasins étaient fermés. La ville de Strasbourg avait quelque chose d'hivernal et de festif, et il y restait comme un brin d'esprit de Noël accroché aux poutres de bois, aux façades peintes et à la pierre rouge.

Éléonore progressait du centre historique vers les quartiers populaires du sud. Les bâtiments devenaient plus hauts, plus gris, moins bien entretenus, les commerces se raréfiaient. Elle restait légère et tendue à la fois, tournée vers ce but unique : élucider l'énigme qu'elle tenait dans la main. Selon Romuald, le Jeu nécessitait que l'on y adhère sans réserve ; il ne devait jamais être remis en cause par une affaire prétendument plus sérieuse. Et Éléonore, qui n'avait pas encore trente ans, acceptait volontiers de partager sa foi dans le Jeu, elle avait besoin de maintenir un lien fort avec son frère cadet, de prolonger l'existence de ce cocon au fond duquel ils s'abritaient tous deux.

Il faut reconnaître que Romuald avait bien fait les choses : l'office de tourisme aurait probablement pu la renseigner sur cette photo, mais il était fermé, et les passants qu'elle avait interrogés ne savaient pas. Elle avait visité toutes les églises, tous les temples qu'elle avait pu trouver. Mais la plupart étaient rouge-brun pour les anciens, sobrement décorés pour les plus récents, or la photo représentait un entrelacs de pommes et de feuilles sculpté dans une pierre gris clair. L'éclairage semblait indiquer qu'il se trouvait en milieu extérieur. La jeune femme avait gravi les trois cent trente-deux marches de la cathédrale, espérant profiter du point de vue pour apercevoir un bâtiment dont la façade correspondrait à l'image, mais il aurait fallu disposer d'une paire de jumelles. Au sommet, elle était restée un moment silencieuse et pensive, ses yeux avaient cherché malgré elle un point qu'ils

Section non consultable

L'homme s'arrêta enfin et Éléonore poussa un discret soupir de soulagement. Ils se trouvaient devant un bâtiment tout à fait extraordinaire. Accolé aux autres, il exhibait une façade digne d'un palais, issue de l'Art nouveau. Un porche à deux colonnes s'avancé dans la rue, protégeant la porte d'entrée surmontée d'un ruban sculpté. La travée du deuxième étage, arrondie, se trouvait en surplomb. Les parties latérales évoquaient des tours qui auraient pu abriter un carillon. Mais l'édifice n'était pas une église, plutôt une sorte d'hôtel particulier. Au rez-de-chaussée, des colonnes incluses dans l'angle des murs étaient coiffées de chapiteaux aux décors végétaux côtoyant des arcades.

Passé le premier instant d'éblouissement, Éléonore n'eut aucune peine à y repérer les éléments de sa photo, tout en réalisant que, si elle était passée par là seule, elle n'eût sans doute pas remarqué ces détails.

— C'est incroyable, comment saviez-vous que ces sculptures se trouvaient ici ?

— Je visite beaucoup de lieux différents... En fait, en ce moment, je dors où je peux. Ici, par exemple, sous le porche.

— Ou bien... dans l'église où nous étions tout à l'heure ?

— Oui, là-bas aussi.

Navrée, elle détailla encore son allure et ses vêtements. Cet

Iroquois faisait un bien curieux sans-abri. De plus, il ne lui avait pas demandé d'argent. Revenant à ce qui l'occupait malgré une certaine gêne, elle sortit son appareil photo et prit un cliché semblable à celui qu'elle avait en main, en plaçant au coin du champ de vue son pouce et son index en forme de L, signe convenu pour valider le succès de sa mission.

L'homme qui l'avait guidée était toujours face à elle et se taisait. La situation devenait délicate. Elle se sentait forcée de lui fournir quelques explications, mais comment s'y prendre ? Un étranger, d'une tout autre culture et dont elle ignorait le degré d'intimité avec la langue française, pouvait-il comprendre l'activité inhabituelle à laquelle elle se livrait et dont elle percevait bien elle-même tout le ridicule ? Ce fut lui qui rompit le silence :

— Touriste ?

— Euh oui, enfin... je participe à un jeu.

Elle se mit donc à lui expliquer celui que son frère et elle avaient mis au point : plusieurs fois par an, ils proclamaient une « journée du Jeu » préparée longtemps à l'avance. Chacun confiait à l'autre une mission à remplir avant la fin du jour. Celle-ci pouvait porter sur une personne à trouver, ou un objet à rapporter, et pouvait prendre place près de chez eux ou dans une autre ville. Ce jour-là, Éléonore avait donc été envoyée à Strasbourg avec pour tout bagage un billet de train aller-retour modifiable et la photographie des pommes sculptées, auxquels elle avait été autorisée à ajouter son portefeuille et son appareil photo. Son frère, de son côté, avait au préalable été déposé par elle, les yeux bandés, devant un lycée, avec un nom inscrit sur un papier plié en quatre. Dans son explication du Jeu, elle laissa toutefois de côté beaucoup de choses, et notamment les lectures d'enfance qui en étaient une des sources. « Il est impossible qu'un Iroquois connaisse le Club des Cinq ! »

La jeune femme remercia vivement celui qui allait peut-être lui permettre de gagner la partie, car il lui restait encore à être de

retour avant son concurrent. L'homme ne disait toujours rien, mais il restait très attentif. Embarrassée, ignorant ce qu'il pensait, elle lui déclara d'un rire qui sonnait un peu faux que tout cela était bien amusant et qu'elle aimait l'originalité.

Le moment était venu de s'enquérir à son tour de son interlocuteur. Cet homme lui non plus n'était évidemment pas un touriste. Elle hésitait, s'interrogeant sur la bonne question à lui poser. Elle faillit lui parler de la météo, mais même pour cela elle ne parvenait pas à formuler une phrase convenable. Elle se décida finalement pour :

— Vous êtes à Strasbourg depuis longtemps ?

Il fut évasif : quelques jours tout au plus. Puis il ajouta qu'il venait du Vietnam.

Ce n'était donc pas un Iroquois... Ou plutôt si, c'en était un, mais qui aurait manqué le passage vers le nouveau continent ! Éléonore sourit à cette idée surréaliste reliant cet homme aux migrants venus d'Asie qui avaient peuplé l'Amérique en passant par le détroit de Béring, au temps de la dernière période glaciaire. Non, il était plus certainement un clandestin fuyant des persécutions politiques, et couchant où il pouvait en attendant d'obtenir, peut-être, un titre de réfugié. Sans réfléchir, elle demanda si elle pouvait faire quelque chose pour lui. Elle gardait à l'esprit qu'il lui restait encore presque une heure avant de prendre le train, dont elle avait appris les horaires par cœur le matin en arrivant. Il la regarda dans les yeux comme s'il voulait s'assurer qu'elle était digne de confiance, puis il lui fit signe de le suivre. Elle craignit qu'il ne l'entraîne une seconde fois dans une course à travers toute la ville, mais il alla s'asseoir sur un muret tout proche.

Il ouvrit son sac et y attrapa délicatement une boîte de bois verni décorée et fermée par un petit loquet métallique. Elle contenait un objet protégé par un morceau de toile blanche. Il s'en saisit et, se levant, avança de quelques pas pour profiter des

derniers rayons du soleil qui disparaissait dans l'axe de la rue. Éléonore le rejoignit tandis qu'il écartait les pans du tissu. Une petite plaque vitrée apparut et il la tint verticalement devant lui, à bout de bras.

Elle était rectangulaire, d'environ quinze centimètres sur dix et de l'épaisseur d'un doigt, logée dans un cadre habillé d'un épais papier noir qui couvrait également le verso de la plaque. Avec grand soin, il se plaça dos au soleil et éleva un peu l'objet afin d'éviter d'y projeter son ombre. Éléonore regarda. Dans le verre, elle distingua une image colorée. Deux personnes, un homme et une femme, y étaient représentées. Cela ressemblait à une photo, car de toute évidence les personnages n'avaient pas été dessinés ou peints, mais une photo d'un genre inconnu, qui renvoyait à une époque reculée, bien qu'en surgissant ainsi d'une plaque de verre elle revêtît un aspect indéniablement futuriste. Le couple portait des vêtements qui devaient dater de plus d'un siècle et prenait la pose. Les yeux paraissaient vides. Éléonore bougea la tête de haut en bas et de gauche à droite pour trouver le meilleur point de vue, car l'image variait avec sa position et elle en perdait sans cesse la vision. Les couleurs tiraient sur le rouge ; elle songea que c'était peut-être dû aux nuances du soleil qui se couchait derrière eux. Ce n'était pas un vitrail : pas de verre teinté, pas d'assemblage en mosaïque. Les personnages semblaient des apparitions fantomatiques à l'intérieur même de la plaque. Pourtant celle-ci, lorsqu'on la regardait sous un autre angle, n'était qu'une pièce de verre uniforme et sans couleur. Cela paraissait magique. Était-ce un produit de la technologie moderne ou un objet ancien ?

À l'étrangeté de l'objet s'ajoutait la singularité de celui qui le détenait : un Vietnamien élégant mais sale, qui dormait dans une église strasbourgeoise. Elle se mit à lui poser une foule de questions auxquelles l'homme ne prenait pas vraiment la peine de répondre, trop occupé à ranger sa précieuse image, sans se sou-

cier de la curiosité de la jeune femme ni des passants qui se croisaient devant eux et faisaient un pas de côté pour les éviter.

Éléonore dut attendre que le soleil ait complètement disparu, et que son opération de rangement soit minutieusement achevée. L'Iroquois lui déclara alors, en désignant la boîte de bois :

— Je cherche les descendants de ces gens. Ils étaient sûrement des amis de mon père, peut-être même des parents.

Grâce à ses premières explications, elle comprit qu'il avait tenté sa chance à la mairie, qu'on l'avait envoyé d'un service à l'autre sans pouvoir lui apporter d'information utile, puis auprès de diverses administrations et à la préfecture où on l'avait tout bonnement mis à la porte.

L'heure de son train approchait et Éléonore avait maintenant envie de rentrer au plus vite, de retrouver Oscar et de laisser derrière elle cette région trop chargée de souvenirs. Il n'était pas question de renoncer à son objectif de la journée, remporter le Jeu, d'autant moins qu'il venait de s'enrichir d'une rencontre et d'un mystère. Mais une pointe de mauvaise conscience la retenait auprès de cet homme. Elle voulait faire quelque chose pour celui qui lui avait offert la solution qu'elle cherchait en vain depuis le matin. Il lui fallait au moins garder contact avec lui, mais comment faire, s'il n'avait pas d'adresse ? Éléonore agitait en silence des pensées brouillonnes, comme cela lui arrivait lorsqu'elle avait besoin de trouver une solution urgente. Elle aurait aimé pouvoir montrer cette étrange photographie à son compagnon et à son frère. Ce serait un beau trophée à rapporter, en plus de la localisation des pommes sculptées. Quel dommage qu'ils n'aient pas été là tous les deux ! Elle aurait pu leur présenter le propriétaire de l'objet, cet Iroquois fascinant qu'elle était à deux doigts de considérer comme un trophée, lui aussi. Éléonore lui demanda la permission de le photographier. C'était stupide, mais il se laissa faire.

— Pensez-vous que vous pourriez m'aider ?

Elle eut un sourire désolé en guise de réponse.

L'homme lui souhaita le bonsoir, avec toujours ce même regard franc, dans lequel Éléonore lut cette fois une once de déception. L'église était fermée la nuit et, comme c'était pour lui un toit commode et sûr, il voulait y retourner et devait donc s'y rendre au plus vite. Elle l'imagina dissimulé dans l'édifice, attendant de s'y faire enfermer pour y passer les prochaines heures. Derrière l'apparente assurance, elle devina la solitude et l'isolement, et comprit qu'il vivait dans une forme d'errance. Elle en fut douloureusement touchée, comme si elle revivait son propre départ forcé de la maison, lorsqu'elle était enfant. Elle savait ce que l'on ressent lorsque l'on n'est plus chez soi et qu'on est obligé d'accepter de nouvelles conditions de vie. Elle avait connu, elle aussi, la désorientation que provoque l'échouage en terre inconnue, la perte de chacun des points de repère qui contribuent à faire du quotidien un territoire familier. Non, elle ne pouvait pas, ne voulait pas le laisser repartir vers sa précarité humiliante, triste et dangereuse. Après tout, il venait d'entrer dans le Jeu, ce cadre où tout pouvait être tenté. Elle songea donc au canapé du salon, libre depuis que son frère n'y dormait plus, depuis qu'il avait mis de l'ordre dans sa vie et pris un appartement de son côté.

Oscar lui manquait. Elle aurait voulu l'appeler pour lui demander son avis, lui qui comprenait toujours ses réactions passionnées et ses décisions fantaisistes. Mais le jour du Jeu, on n'emportait pas de téléphone. Existait-il encore une cabine téléphonique en état de marche dans le quartier ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre : il était aussi temps pour elle de partir et de se rendre à la gare. Elle se décida alors :

— Ne retournez pas là-bas. Je vais à Reims. Venez avec moi.

Fut-il surpris ou non par cette invitation ? Difficile à dire, car son visage demeura là encore impassible. Il resta immobile quelques secondes, comme s'il avait besoin d'interpréter ses paroles, avant

d'acquiescer et de lui emboîter le pas. À cause de l'ambiguïté de sa proposition, elle s'empressa de préciser qu'elle ne vivait pas seule. Un moment plus tard, ils se retrouvèrent donc installés côte à côte dans un wagon. Il avait refusé de laisser son bagage à l'emplacement réservé et le maintenait entre ses jambes écartées, devant le siège. Alors seulement, Éléonore se rendit compte qu'elle ne connaissait même pas le nom de l'homme qu'elle conduisait chez elle. Interrogé à ce sujet, il redressa le buste et adopta un visage sérieux qui lui évoqua de nouveau un Iroquois.

— Tran Pham Hoanh, annonça-t-il.

Elle ignorait s'il s'agissait de son prénom, de son nom ou des deux. Ayant elle-même donné l'exemple en expliquant qu'il pouvait l'appeler « Éléonore », elle apprit qu'on pouvait le nommer « Hoanh ». Elle voulut ensuite en savoir davantage sur lui.

Il avait débarqué à Paris, plusieurs semaines auparavant, et avait pris contact avec la communauté vietnamienne qui y vivait. Puis il y avait eu une descente de police dans un restaurant, plusieurs clandestins travaillant en cuisine avaient été arrêtés, et ses nouveaux amis lui avaient conseillé de se faire oublier car son visa était sur le point d'expirer. Ne voulant pas être un fardeau, et ayant des raisons de penser qu'il trouverait ce qu'il cherchait à Strasbourg, Hoanh avait pris un train pour l'Alsace. Mais la vie s'était vite compliquée pour lui, ses recherches piétinaient et ses maigres ressources commençaient à s'épuiser. Pourtant, il restait décidé à ne pas quitter la France sans avoir rendu à son père défunt cette forme d'hommage tardif que les hasards de la vie avaient rendu possible : découvrir qui étaient les deux personnes immortalisées dans l'image de verre.

Section non consultable

À cet instant, une dame âgée interrompit le fil de ses pensées en lui demandant de l'aide pour le choix d'un cadeau. À contre-cœur, il l'entraîna vers les téléphones présentés en vitrine et se mit à lui en exposer les avantages.

Éléonore avait beaucoup réfléchi. Elle n'allait pas rompre ce lien fraternel. Par ailleurs, elle savait qu'une nouvelle page, de sa vie à elle, commençait à s'écrire avec Oscar, d'une encre à la fois lumineuse et indélébile. Elle s'en était donc ouverte à lui. Oscar avait fait confiance à la jeune femme, et c'était elle qui avait trouvé les mots et les gestes de la conciliation. Elle avait fait une place à son frère dans son couple, l'avait invité très régulièrement, s'était ménagé du temps pour lui seul. Elle avait surtout continué à jouer avec lui à leur Jeu, dont ils étaient tous deux friands. Lorsqu'elle avait emménagé avec Oscar, elle lui avait confié une clé de l'appartement, et dans ses moments de galère il avait dormi chez eux. Oscar l'avait accueilli naturellement. Forte d'une confiance en elle toute neuve, Éléonore était parvenue à tisser le lien nécessaire entre les deux hommes, et une amitié était née. Romuald avait conservé ses habitudes chez sa sœur, mais au fil du temps il avait respecté progressivement une distance plus conventionnelle.

À présent, ils disposaient de l'enjeu le plus sensationnel de leur « carrière » : une énigme réelle, et pas simplement inventée pour le Jeu. Dommage qu'il faille s'accommoder d'un Sherlock Holmes de profession ! Certes, il pouvait être utile, mais ils auraient très bien pu s'en sortir sans lui, avec leurs moyens à eux. Une pointe de jalousie était là qui ne demandait qu'à se développer.

Oscar avait terminé sa journée. Bien qu'occupant un emploi peu qualifié, il s'estimait chanceux de pouvoir travailler à deux pas de chez lui, ce qui lui permettait de s'y rendre seul et à pied. Il bénéficiait de la liberté du marcheur qui se déplace au rythme de ses pensées et n'est soumis à aucune entrave matérielle. Les

embouteillages de fin de journée ne le concernaient pas. Mais comme toujours, sortir seul dans la rue emplissait son corps d'une grande dose d'adrénaline. L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil déclinait. Le chemin lui était familier, mais Oscar et sa canne blanche parcouraient tout de même lentement le trottoir, l'ouïe aux aguets. La canne s'agitait avec rapidité et précision. Elle semblait presque animée, vivante, et l'on aurait pu croire qu'elle s'appliquait à guider son propriétaire.

Oscar réfléchissait. Il construisait en lui une représentation de la photographie de Hoanh qui lui était propre, une image sans image, sa propre façon de ressentir une image. C'était une plaque transparente calfeutrée au dos, où apparaissait un portrait. Une image furtive, qui ne se révélait qu'à des yeux patients associés à des mains soigneuses aux mouvements précis, sous une lumière maîtrisée. Une image cachée à l'intérieur d'un morceau de verre ! Tout cela revêtait pour lui une grande force poétique. Cependant, tenter de reconstituer mentalement un tel morceau de verre était une tâche ardue, parsemée de contradictions. Comment être à la fois transparent et porteur d'une image ? Comment la photo pouvait-elle être difficile à observer alors qu'elle se trouvait tout simplement sur une plaque qui tenait dans la main ?

Ces questions ravivaient en lui un sentiment ancien, indéradicable : celui de sa propre infériorité par rapport au reste du monde, un complexe gravé au fond de lui depuis le commencement. Il avait grandi avec le sentiment de cette différence et cela était demeuré en lui comme un poids diffus lestant insidieusement son existence. Grâce à sa famille, à des enseignants et des amis qui lui avaient permis de se sentir à sa place, il avait construit sa personnalité et sa vie, et ne s'en sortait pas mal. Surtout, il avait découvert que bien d'autres personnes portaient en elles des failles ou des doutes similaires aux siens. Il avait même fini par penser que le sentiment d'être différent n'avait qu'un lointain rapport avec le handicap réel. Mais les premiers apprentissages

sont constitutifs de l'individu, et souvent cette gêne un peu honteuse revenait se manifester à la surface de sa conscience. En se remémorant cela, il sentait s'insinuer en lui la conviction de son incapacité à saisir ce qu'était vraiment ce daguerréotype.

Tout près, un petit garçon s'écria :

- Oh maman ! Regarde les couleurs dans la flaque d'eau !
- C'est de l'essence, mon chéri, ne touche pas.
- Mais il y a un arc-en-ciel !

Oscar sourit. Il ignorait pourquoi on pouvait voir des arcs-en-ciel dans les flaques d'essence, mais ce bref échange le laissa songeur. Il y avait toujours eu des tas d'amis, de membres de la famille et des connaissances pour lui demander s'il voyait des couleurs dans sa tête, s'il savait ce qu'était une couleur. Il en déduisait l'importance extrême de cette notion dans la vie des voyants. Alors que, pour lui, elle était négligeable, juste utile parfois à la précision d'un contexte ou d'un jugement de valeur. Des termes considérés comme poétiques tels qu'azur, outremer, pourpre, magenta, émeraude, prune, taupe, turquoise... étaient beaucoup trop mal définis pour qu'il s'y intéresse vraiment. En revanche, il surprenait parfois son entourage en affirmant qu'il voyait des images en dormant : il avait en effet dans ses rêves une représentation des contours des objets familiers. Mais, de jour comme de nuit, il n'avait jamais vu de couleurs.

Une odeur de produits cosmétiques lui apprit que le salon de coiffure n'était pas loin. Il lui restait une rue à traverser. Il avançait en soulevant à peine les pieds afin de détecter les obstacles éventuels. Il attendit le signal sonore annonçant que la voie était libre. C'est alors que plusieurs idées connectées entre elles lui apparurent comme des évidences. « Tous ceux qui voient la photo de Hoanh s'attardent sur ses coloris, c'est cela qui les saisit, bien qu'aucun d'eux ne semble en être conscient. La beauté de ses couleurs est la caractéristique essentielle de cette image. Pourtant, les articles que j'ai trouvés sur les daguerréotypes ne

parlent jamais de couleurs. On dirait qu'il ne s'agit pas du même objet... Est-ce vraiment un daguerréotype ? » Mais ces réflexions lui paraissaient encore trop confuses pour être partagées. Et puis il se voyait mal faire la leçon à des voyants à propos de couleurs !

Parallèlement, une autre idée bien plus fondamentale occupait son esprit et s'imposait à lui petit à petit : la couleur n'est pas qu'une propriété esthétique des objets qui nous entourent. Au contraire, elle en est constitutive ! Elle participe de leur essence même. C'était en effet surtout par ses teintes que la scène représentée semblait réelle à ceux qui observaient l'image. La palette constituant le monde visible lui était donc si intimement liée, si essentielle, qu'elle pouvait suffire à donner une impression de réalisme. Oscar en était profondément troublé, lui pour qui le réel était avant tout une question de formes.

Le principe de la photographie se présentait dès lors sous un nouvel aspect. Il avait longtemps pensé qu'il s'agissait d'une technique simplement destinée à conserver des souvenirs. À présent, nourri par les mots qu'Éléonore avait posés sur l'image de Hoanh et sur le premier cliché de Nicéphore Niépce, il commençait à percevoir le processus à l'œuvre. C'était fondamentalement un moyen de capturer la lumière, ce phénomène d'ordinaire impalpable, et de surcroît son corollaire, la couleur. Pour Oscar, la lumière qui franchissait le cadre de sa propre porte-fenêtre se traduisait par de la chaleur, parfois accompagnée de la brise et des effluves odorants du balcon. Il aurait été touché si une photographie pour aveugles lui avait fait sentir tout cela. Aussi pouvait-il percevoir ce qu'avait évoqué Éléonore : cette impression forte de réalisme transmise par les couleurs jugées « vraies » de la plaque de verre de Hoanh. Il avait souvent entendu dire d'un appareil photo numérique qu'il rendait de belles couleurs, plaisantes à regarder. Mais qu'elles fussent « vraies », en l'occurrence, ne semblait intéresser personne, alors que cette notion pointait pourtant vers le réel, c'est-à-dire dans une tout autre direction.

Perdu dans ces pensées, Oscar évita de justesse un lampadaire qu'il savait pourtant se trouver à cet endroit. Quelques pas plus loin, il entendit crier son prénom avec une voix et un accent qui ne pouvaient être que ceux de Hoanh. En moins de deux secondes, il fut en effet près de lui et saisit délicatement son coude. Oscar était accoutumé à ce que ses relations avec ses proches passent par ce type de gestes, et il l'invita à glisser son bras sous le sien. Pour Hoanh, ce contact rapproché avait quelque chose de gênant, cependant ils cheminèrent tranquillement ainsi, épaule contre épaule, chaleur contre chaleur, jusqu'à leur immeuble. Oscar, qui aimait les sonorités des langues, se fit dire chacune des couleurs dans la langue vietnamienne et répéta les mots en s'appliquant.

Il découvrit ainsi que le bleu et le vert y étaient nommés par un terme commun, comme une seule couleur possédant deux nuances. Cela ne fit que le plonger dans une réflexion encore plus profonde.

Section non consultable

En cette fin d'après-midi de l'hiver 1889, Gabriel sort de la Société française de photographie et se retrouve dans l'air froid de la rue où se perdent de rares flocons de neige. Il fait déjà sombre mais le chercheur ne prend pas tout de suite le chemin de la maison. Il a encore à faire dans son laboratoire. « Quelle drôle de réunion », pense-t-il, tandis que se disperse la trentaine d'hommes qui vient d'assister comme lui à une présentation sur la composition des émulsions photographiques. Il y avait là une surprenante diversité de profils, du physicien, comme lui, au commerçant, du chimiste à l'artiste, mais aussi des opticiens, des astronomes, le directeur du service photographique et radiographique de la Salpêtrière, et un grand nombre de photographes amateurs, parmi lesquels un caissier de la Banque de France, des avocats, un ancien officier d'artillerie.

La Société de photographie est très active et ses membres ont souvent des débats enflammés. Gabriel les a rejoints cet après-midi parce que ses recherches le conduisent à s'intéresser aux propriétés de la lumière. Conscient d'entrer dans un milieu qui n'est pas uniquement scientifique, il souhaite donc établir un contact avec ces passionnés de la prise de vue. À sa grande surprise, il a déclenché de vifs échanges lorsqu'il a évoqué ce qui l'occupe à présent. Son nouveau sujet de travail est en effet la

photographie *des* couleurs, qui n'a rien à voir, songe-t-il, avec la photographie *en* couleurs, qui mobilise tant d'autres recherches. Certains pratiquent le coloriage des clichés, le plus souvent à la peinture à l'huile, et ceux-là sont généralement convaincus du bénéfice qu'apporterait la couleur dans la photographie. Ils se heurtent cependant à un petit groupe d'adeptes de la photo en noir et blanc qui estiment que la couleur est impossible à atteindre, ou qu'elle ferait perdre aux images leur valeur artistique due aux jeux subtils de l'éclairage, à la beauté des traits soulignés par les ombres.

— Alors comme ça, vous voulez vous lancer dans la photographie en couleurs ?

L'homme qui l'a rejoint dans la rue est petit et joufflu, et ses grandes moustaches, identiques à celles de Gabriel, disparaissent presque dans le col de son manteau, où il enfonce le bas de son visage pour se protéger du froid. Tous deux marchent précautionneusement dans la rue verglacée.

— Le mois dernier, j'ai fait un voyage aux États-Unis et j'y ai entendu parler d'un appareil trichrome en cours d'élaboration. Il utilise des combinaisons de filtres colorés. Mais j'ai cru comprendre qu'il reste un long chemin à parcourir avant qu'il devienne réellement exploitable. Qu'en pensez-vous ?

— Ce sera probablement long à mettre au point, répond Gabriel. Pourtant la trichromie, vous savez, n'est pas une idée récente. J'ai rencontré il y a quelques années le physicien écossais Maxwell, qui avait déjà réalisé quelques essais. On sait en effet depuis un siècle que, pour l'œil humain, trois couleurs suffisent à reconstituer toutes les autres, qu'il s'agisse de l'ensemble rouge-vert-bleu, dans le mélange de lumière, ou de son complément cyan-magenta-jaune, dans le mélange de pigments. Ce dernier procédé, bien connu des peintres, est aussi à l'origine des premiers essais d'imprimerie en couleurs.

— Oui, trois couleurs seulement pour dépeindre visages, étoffes

et paysages, c'est une aubaine, n'est-ce pas ! Je comprends ceux qui, depuis vingt ans, s'échinent pour devenir les inventeurs de la photo du futur : celle qui reproduira la palette du monde réel. Il y en a qui tentent de mettre au point un enregistrement à l'aide de filtrages successifs par trois verres colorés, un peu comme le font les vitraux. D'autres affinent un mélange très dense de petits grains tricolores pour garnir les supports ou les négatifs.

L'homme parle de plus en plus fort et fait de grands gestes. À celui qui réussira, il est promis richesse et célébrité, affirme-t-il les yeux brillants, car le marché potentiel est aussi grand que l'attente du public. Les techniques photographiques se sont en effet répandues à travers tout l'Occident. Elles ont fait leur entrée sur le continent américain, depuis que Samuel Morse, l'inventeur du télégraphe électrique, y a introduit le daguerrotype. D'Europe, on emporte les appareils autour du monde, au sommet des montagnes, dans les voyages au long cours vers les colonies africaines et asiatiques, pour immortaliser humains et paysages. Nul doute que la couleur rencontrerait un succès immédiat, bien que des Cassandre prédisent la fin de l'essence artistique de la photo si le noir et blanc ou le sépia venaient à être remis en cause.

L'idée fondamentale de Gabriel n'a rien à voir avec celle du filtrage à trois couleurs, mais face à cet homme enthousiasmé par la trichromie, à quoi bon insister ? Il lui faut d'abord améliorer ses résultats. Ensuite, il sera temps de profiter de réunions comme celle-là pour montrer qu'une autre voie est possible. Dans un an ou deux peut-être.

— Maintenant, il ne manque plus que les couleurs pour que la photo retranscrive la réalité telle qu'elle est. Avec l'image fixée à volonté, l'ère de l'efficacité est venue, ajoute son interlocuteur, qui parle toujours dans son col. Savez-vous que la photographie d'identité judiciaire est à présent employée couramment

par la police ? C'est vraiment prodigieux de disposer ainsi d'une technique totalement objective !

De cela, cependant, Gabriel doute. Sa fibre de penseur, qui l'a poussé à s'intéresser d'abord à la philosophie avant d'entreprendre une carrière en sciences physiques, le rend méfiant devant ce genre d'affirmation. Elle lui souffle que les portraits et les paysages qui s'étalent en nombre dans les vitrines des photographes sont le résultat d'un regard qui vaut parfois celui d'un peintre, et que la subjectivité n'a fait que se déplacer et devenir plus subtile.

Il fait nuit noire à présent et Gabriel est seul dans son laboratoire de la Sorbonne. Il a passé un vieux gilet par-dessus son veston et remis son manteau, mais rien n'empêche le froid de contracter ses muscles, de raidir ses mouvements, de rougir ses doigts et le bout de son nez. Les hivers parisiens sont particulièrement rigoureux, et à cette heure-ci personne n'alimente plus le poêle à bois. Lui-même pourrait s'en charger s'il n'avait pris la décision de ne laisser aucune distraction compromettre son travail. Sa concentration est extrême. Il est occupé à recouvrir une plaque de verre d'une fine couche d'une substance de sa fabrication. Gabriel n'est pas chimiste de formation, mais il est ingénieux et prêt à mettre en œuvre toutes les techniques dont il a besoin pour aller au bout de ses idées.

Il frotte ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer, puis saisit une pipette et une nouvelle plaque de verre. Ses pensées volent un instant vers sa maison, tout près de là, où se trouve sa femme. Elle est peut-être en train de donner à la domestique ses consignes pour le dîner du lendemain, auquel ils ont convié quelques amis. Elle l'attend, comme chaque fois qu'il passe la soirée au laboratoire. Elle doit se demander, à cette heure, s'il ne serait pas plus prudent d'envoyer quelqu'un s'assurer que rien ne lui est arrivé. Depuis qu'il étudie la photographie des couleurs, elle l'interroge souvent sur ses avancées. Il s'en est tout

d'abord étonné, car ses centres d'intérêt sont plutôt littéraires et artistiques, mais à présent, solitaire dans le silence de cette pièce froide, il se dit qu'il devrait peut-être la faire venir, lui montrer son matériel, lui fournir des explications techniques et lui exposer ses difficultés. Ainsi, lors de soirées comme celle-ci où son travail le retient à la Sorbonne, ils partageraient tous deux à distance un peu de l'esprit qui l'habite dans ses recherches. Il songe au feu dans la cheminée, à l'ambiance agréable et intime qui contraste avec l'austérité de ce lieu. Son laboratoire est un apprentis qui lui a été attribué des années auparavant, afin qu'il termine sa thèse commencée à la maison. Il l'a aménagé au fil du temps et ne l'a jamais quitté. Bientôt, il va rentrer en affrontant le froid de la rue. Mais il doit au préalable valider sa nouvelle technique visant à étaler uniformément la substance visqueuse sur la plaque de verre. Il lui faut encore un moment de calme et de méticulosité.

La photographie n'est pas réellement du domaine des sciences, bien que l'on commence à l'employer comme un outil pour enregistrer des résultats d'expériences de laboratoire ou des images de la Lune. C'est auprès du grand public et dans l'ensemble de la société qu'elle joue un rôle important. Outre les portraits de famille, elle a permis d'immortaliser des scènes du monde entier, et l'on a découvert des décors inconnus, des peuples jusqu'alors seulement décrits par le texte ou le dessin. L'idée, d'ailleurs, a commencé à germer que ces peuples lointains, vus à travers la fenêtre de la photo, ne sont finalement pas si étranges qu'on l'aurait cru. Sous les accoutrements traditionnels issus d'autres cultures, on reconnaît un regard, un métier, l'attitude d'une mère envers un enfant. La persévérance de quelques voyageurs prêts à emporter plusieurs kilos de matériel a fait découvrir à tous l'art et le raffinement d'autres civilisations.

Gabriel s'aperçoit qu'il continue à dialoguer dans sa tête avec ce passionné qui l'a entretenu de la trichromie tout à l'heure, en

sortant de la Société de photographie. Un jour, il faudra vraiment qu'il prenne le temps d'exposer ses idées et sa méthode fondées sur la nature physique de la lumière. Car sa quête est celle d'une technique de photographie capable d'enregistrer et de représenter un arc-en-ciel tel qu'il existe véritablement, dans la nature, c'est-à-dire de rendre toutes les couleurs du réel. Gabriel n'envisage pas d'utiliser un mélange à trois couleurs : cela n'est pour lui rien de plus qu'une astuce. Au cœur de son laboratoire, éclairé par ses connaissances éclectiques en sciences physiques, il poursuit une idée qui ne répond à aucun des deux principes déjà connus : il n'appliquera pas trois filtres successifs, il ne concoquera pas une purée de petits grains pigmentés. Il connaît, lui, la nature de la lumière, il est même l'un des scientifiques les plus en pointe sur ce sujet, qui a si longtemps fait débat et soulève encore quelques questions délicates. Elles seront d'ailleurs bientôt résolues par l'avènement de la physique quantique.

Il a en tête une autre solution. Il passe de nombreuses heures devant la paillasse de son laboratoire, où il affine chaque jour sa connaissance des conditions dont il a besoin pour réussir. Sa théorie, qui ouvre une nouvelle perspective sur la nature ondulatoire de la lumière, est prête depuis plusieurs années. Il veut maintenant la démontrer en pratique, et pour cela il a eu une idée... brillante. Il va appliquer ses hypothèses à ce secteur qui intéresse à la fois les scientifiques et le grand public : la photographie. Et il va lui apporter la couleur.

Grâce à ses calculs, il a découvert l'existence possible d'un matériau transparent qui, une fois éclairé, deviendrait une image colorée représentant exactement la réalité photographiée. Par lui-même, il sélectionnerait la lumière le traversant pour n'en garder qu'une seule couleur en chaque endroit. Ce matériau se présenterait sous la forme d'un sandwich : une couche plus dense, une couche moins dense, et ceci un très grand nombre de fois. Une sorte d'empilement de lamelles transparentes plus ou moins

épaisses. Ces lamelles seraient extrêmement fines, cent fois plus minces qu'un cheveu. La couleur obtenue dépendrait de leur épaisseur précise. Gabriel a donc cherché de quelle manière réaliser ce prodigieux sandwich.

Son second coup de génie s'est produit lorsqu'il a compris que la lumière elle-même pouvait effectuer ce travail : inutile d'accumuler des lamelles microscopiques, elle sait les imprimer dans la matière. Tout se passe comme avec des vagues qui se forment à la surface d'un lac quand on y jette une pierre, car la lumière aussi est une onde. Lorsque la berge renvoie les vagues vers l'arrière, les faisant rencontrer celles qui arrivent dans l'autre sens, un motif singulier apparaît sur la surface liquide, produit par ces interférences. Et la figure géométrique qu'elles dessinent, apparemment chaotique mais en fait prédictible, est justement, sous une forme impalpable, le sandwich qu'il lui faut !

Gabriel ne jette pas des cailloux dans les lacs, il étudie les ondes lumineuses, et dans sa théorie, les pierres sont des sources de lumière, comme les ampoules, ou les objets à photographier. Il a donc pensé à un dispositif où un miroir jouerait le rôle de la berge, renvoyant la lumière pour produire les interférences.

Il ne lui reste plus qu'à trouver le moyen de figer le motif obtenu, pour pouvoir l'éclairer de nouveau et voir se former l'image des sources de lumière, des objets. Car alors tout se passera comme si la pierre retombait dans l'eau et recréait son onde. Bien sûr, il est impossible de figer les vagues d'un lac et de faire ensuite repasser l'eau par cette figure d'interférence pour voir reparaître l'onde initiale, comme si la pierre était de nouveau jetée. Mais justement, on peut le faire avec la lumière.

La grande difficulté réside dans la préparation délicate de « l'émulsion » où doit s'enregistrer l'image. Comme en photographie classique, en effet, il faut une substance photosensible pour enregistrer la lumière. Ses prédécesseurs ont longtemps tâtonné pour obtenir des émulsions efficaces, et leurs recettes

Section non consultable

TABLE

UN MORCEAU DE VERRE DANS LE JEU	9
LE DAGOBERT DE LA VOISINE	61
SCULPTER LA LUMIÈRE	117
DANS LES MÉANDRES DE L'HISTOIRE	179

AUX MÊMES ÉDITIONS

Sophie Caratini
Les sept cercles. Une odyssee noire

Catriona Seth (dir.)
Lettres à Shakespeare

Nicolle Rosen
Je rêvais d'autre chose

Dominique Goy-Blanquet (dir.)
Lettres à Shakespeare

Corinne Devillaire
C'est quoi ce roman ?

Moustapha Safouan
La psychanalyse. Science, thérapie – et cause

Lucas Menget
Lettres de Bagdad

Pierre Houdion
L'art de nuire

Anne-Dauphine du Chatelle
La foudre et les papillons

Nathalie Heinich
Maisons perdues

Sophie Caratini
Les non-dits de l'anthropologie
suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*

Bertrand Longuespé
Le temps de rêver est bien court

Éric Garnier
L'homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles

Philip Larkin

Une fille en hiver

Roman traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet et Guy Le Gaufey

Philip Larkin

La vie avec un trou dedans

Poèmes choisis et traduits de l'anglais par Guy Le Gaufey, avec la collaboration de Denis Hirson. Édition bilingue

André Agard

Un lézard dans le jardin

Louis de Mailly

Les aventures des trois princes de Serendip

suivi de *Voyage en sérendipité*

par Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau, Aude Volpilhac

Michel Winock

L'effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français

Jean-Marie Schaeffer

Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?

Sophie Caratini

La fille du chasseur

LE DAGOBERT OPTIQUE

ROMAN

À première vue, le Dagobert ne paye pas de mine. Ce n'est qu'une plaque de verre anodine, transparente. Mais à y regarder de plus près, et en faisant jouer la lumière, on voit apparaître une image, dont les couleurs sont incroyablement *réelles* : un homme au visage asiatique et sa compagne européenne sortent tout droit du 19^e siècle.

Hoanh vient du Vietnam, où il a récemment reçu cet étrange objet posté à Strasbourg, avec un testament, quarante ans plus tôt. En quoi ce couple est-il lié à sa famille ? C'est ce qu'il est venu découvrir, sans autre forme de bagage.

À ses côtés, se mobilise une équipe hétéroclite : un frère et une sœur en quête d'enfance, un (vrai) détective déboussolé, une adolescente escaladeuse, et un aveugle amoureux. Tous sont lancés sur la piste du Dagobert optique, qui passe par un prix Nobel oublié, et butent sur l'énigme des couleurs, que la photographie tente encore aujourd'hui de capturer sans y parvenir vraiment.

ISABELLE BERGOËND est née en 1981, en Haute-Savoie. Physicienne, spécialiste d'imagerie, elle vit et travaille à Toulon.



éditions

THIERRY MARCHAISSE



9 782362 800603

ISBN: 978-2-36280-060-3

19 €